

Guy Robert, *Une mémoire déjà. Poèmes, 1959-1967*, Québec, Éditions Garneau, 1968, 100 p.

Laurent Mailhot

Volume 4, numéro 4, 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036363ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036363ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mailhot, L. (1968). Compte rendu de [Guy Robert, *Une mémoire déjà. Poèmes, 1959-1967*, Québec, Éditions Garneau, 1968, 100 p.] *Études françaises*, 4(4), 452–454. <https://doi.org/10.7202/036363ar>

GUY ROBERT, *Une mémoire déjà. Poèmes, 1959-1967*, Québec, Éditions Garneau, 1968, 100 p.

Il ne suffit pas, pour être Grandbois, ou même disciple de Grandbois, d'allier à certains termes géographiques et cosmiques le corps de la femme ou quelque vague rêve d'aventure. Guy Robert a beau évoquer les « berges de l'ailleurs », unir l'épaule à la mémoire, la main à l'oiseau, l'aube aux bras, tout s'arrête à « l'ombre ogivale du sein fatigué » (p. 59) :

nos mains forgent déjà leur refuge sidéral
(p. 44)

*et les cosmologies naissantes escaladent volontiers
les échelles souriantes des îles dans les nuits.*
(p. 19)

Trop volontiers, et de trop souriantes, de très fragiles échelles! *Une mémoire déjà* n'a pas trouvé ses astres. La création du monde y est devancée par la tour de Babel et l'arche de Noé. Des totems aux sphinx, de l'empire aztèque à la « poudrerie turbulente des fiancées » (p. 59), du « brin de paille frileux/près d'une perche de clôture » (p. 47) aux turbines isopodes et aux téléphones « arborigènes », Guy Robert a voulu tout récupérer, comme un antiquaire ou un archiviste. On comprend que les cinq continents, les jours, les nuques, les songes, les objets, et surtout

le silence, en demeurent invariablement « étonnés » (p. 12, 14, 19, 29, 33, 44, 50...). Sans frein,

*l'ouragan des chevaux de course déferle
sur les plages où les siècles se couchent*

(p. 79)

Des siècles de lectures s'y couchent d'abord. Voici Nérée Beauchemin à côté de Grandbois, Roger Brien et Hugo, Lamartine (« vaisseau en perdition sur l'océan de l'âme », p. 59), Villon (« où sont-elles donc les caravelles d'antan », p. 46) et, avec « l'aurore des magiciens » (p. 17), l'ombre de *Planète*.

Une mémoire déjà? La mémoire inerte d'un dictionnaire. Les images meurent étouffées sous les mots. Il y en a de beaux (« je m'enchevreuille »), mais la plupart du temps gâtés par les épithètes homériques à la chaîne, les jeux puérils, les antithèses recherchées et insignifiantes. Qu'est-ce que « les velours des sourires clairs et cassants » (p. 17)? Du velours — comme des paupières, du givre, du sang, de la pierre — Guy Robert en jette à profusion et indifféremment sur tout. Les éléments sont gratuitement bouleversés, la guerre et la paix « emmêlées » (p. 71), le *tu*, le *je* et le *il* interchangeable. Le dernier poème, *De si loin*, cherche en vain sa source dans l'amour. Si les paysages défilent, rien n'est « apprivoisé » dans ce songe sec et creux. Derrière l'absence de la « châtaine et châtelaine », c'est l'absence même du poète qui se manifeste. Partout les métaphores s'empilent hors du langage, sans nombre, sans rythme, sans voix pour les dire. Le long poème gaspésien de 1959, intitulé hardiment *le Temps du silence*, piétine, bavarde, amplifie son propre écho. Le cœur se fit-il clairon (p. 80), l'oreille n'entend rien, sollicitée contradictoirement par un « jazz mouillé » (p. 68) et le « jazz ligneux des sous bois » (p. 18), par la « mélodie du frimas » (p. 75) et la « symphonie de joie lumineuse » que le feu joue platement dans l'âtre (p. 47). Cette bruyante absence de mouvement et de temps a pour seule correspondance le vide encombré d'un espace inexistant.

Si un thème pouvait être dégagé du recueil, ce ne serait ni l'eau et la pierre, ni les saisons et l'attente, mais celui que nous suggère le titre d'un poème, *le Cirque*. Seul le cirque rendrait compte de ce défilé sonore, de ces masques et maquillages, de ce kaléidoscope, « obscure alliance des clignotants et des tunnels » (p. 91). Scout funambulesque, l'auteur s'amuse à faire « dans le fil du temps/des nœuds pour escalader la tour de l'énigme » (p. 87) ou prendre la lune « au filet des étoiles filantes » (p. 72). Mais le « grand manège éblouissant » (p. 50) tourne à vide; il n'y a jamais eu personne à la fête. Malgré les allitérations, les « sémaphores enneigés » (p. 11), les « signaux magiques » (p. 19), les « clignotements malins des yeux peints des yeux du pain » (p. 17), le message ne passe pas.

*j'allume mes clignotants deux à deux
mes feux mes signaux mes fanaux*
(p. 68)

Repeinte, chromée, pleine de gadgets, l'auto-jouet peut bien clignoter et klaxonner (p. 15), elle est toujours sans moteur.

L. M.

Cette chronique a été signée par :

Roch CARRIER, Jeanne DEMERS, René DIONNE, Jean-Cléo GODIN,
Normand LEROUX, Laurent MAILHOT, Gabrielle POULIN, G.-André
VACHON.